



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales, C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

La Bonne Souffrance (II)

Guignol, ch. II

(François Coppée, de l'Académie Française) voir *Bulletin* n° 120

J A B
1950 SION 2

C'était à Pau, en février dernier, lorsque m'accabla, pour la première fois, le mal contre lequel je me débats encore aujourd'hui.

Ah ! je m'en souviendrai longtemps, de ma chambre à l'Hôtel de France, où je m'étais d'abord installé si joyeusement, en ouvrant ma fenêtre sur l'éblouissant panorama des Pyrénées, et où, quelques jours après, je grelottais sous les couvertures, claquant des dents, trempé de sueur algide, et sentant trembler mes doigts brûlants entre les mains affectueuses de la sœur garde-malade, debout et inquiète à mon chevet. Oui, je me les rappelle avec épouvante, ces gerbes de fleurs sur le papier de tenture, que je voyais, dans mon demi-délire, se transformer en têtes de vieux soldats romains – pourquoi des soldats romains ? – si tristes et d'une si horrible laideur sous le casque à mentonnière, qui soulevaient à demi leurs lourdes paupières et me regardaient lugubrement avec leurs yeux blancs d'aveugle..

Mais les aurores, surtout, après les nuits d'insomnie, étaient affreuses.

«Ma sœur, quelle heure est-il ?»

«Sept heures viennent de sonner, monsieur.»

Les ailes de la cornette avaient palpité, au fond du grand fauteuil où la sœur venait de somnoler un peu.

Il doit faire jour, disait-elle.

Elle se levait, et, dans son bon regard, un moment fixé sur moi, je devinais une pitié qui me faisait mal. Elle allait alors vers la fenêtre, blanc fantôme à taille épaisse, dans la lueur de la veilleuse, et, brusquement, ouvrait les rideaux. Parmi les nuages sales d'un pluvieux matin, apparaissaient, ça et là, quelques pans de neige sur la

montagne; et le ciel ressemblait à des paquets d'ouate souillés. Non, je ne l'oublierai jamais, l'angoisse et la détresse de mes réveils de malade dans ce logis de hasard, si loin des êtres chéris !

Mais c'est le moins triste de mes souvenirs d'alors que je voudrais raconter aujourd'hui.

Deux semaines ont passé depuis le premier frisson. Le bistouri du chirurgien m'a sauvé jusqu'à nouvel accident. Je suis toujours au lit, encore bien faible, mais plus calme, sans la moindre fièvre. Les masques hideux de légionnaires romains, sur le papier de tenture, sont redevenus des bouquets de fleurs. C'est l'après-midi. Il fait beau, et le doux climat du Béarn permet de laisser la fenêtre ouverte. Quand, du volume que je lis, le coude dans l'oreiller, je lève un instant les yeux, c'est pour admirer un morceau de la chaîne pyrénéenne et le pic d'Ossau, dont les cimes blanches, légèrement teintées de lilas, se découpent dans le frais azur du ciel. Quel calme ! J'entends monter, confondues en une rumeur vague, les conversations des promeneurs, les voix joyeuses des enfants qui jouent, sur le large boulevard, devant l'hôtel. La sœur dominicaine est toujours assise auprès de mon lit, mais je ne l'inquiète plus et je ne la distrais plus, à chaque minute de ses prières. Soudain, aux bruits du dehors se mêle le son fêlé d'une clochette qu'on agite.

«Ah ! sœur Séraphique, il est quatre heures...»

Guignol va donner sa représentation.»

Nous sommes maintenant une paire d'amis, la sœur Séraphique et moi. C'est une excellente fille, d'humble origine, évidemment, d'âge incertain – quarante ans peut-être – point jolie, le visage congestionné dans ses coiffes

blanches, mais portant son habit avec dignité, et d'une telle douceur ! en elle, tout est doux : le regard, le geste et la voix, malgré l'accent. Au début de ma maladie, elle était assez silencieuse; puis je lui ai inspiré confiance, et elle me raconte, à présent, sans se douter qu'elle est admirable, son train-train de dévouement, toujours le même, de charité monotone.

Comme vous êtes loin, spirituelles «rosseries» et mots cruels des conversations parisiennes, éreintement d'un absent par les camarades, déchiquetage d'une absente entre mondaines ! Oserais-je le dire ? Je ne vous regrette nullement, entretiens savoureux et empoisonnés; et je me contente très bien, pour dissiper mon ennui de convalescent, des petites histoires de la bonne sœur, où il n'est guère question que d'exercices dévots, de soins donnés à des malades, et d'où semble s'exhaler un parfum combiné d'encens et d'acide phénique. Vous faites ricaner nerveusement, jolies méchancetés de salon. Mais quel charme, quel apaisement il y a dans les propos qui viennent d'un cœur simple et pur !

Or, un de mes amusements, – et, pour le moment, je n'en ai guère, – c'est – lorsque Guignol commence à faire entendre sa voix enjouée – de voir la sœur mettre son chapelet en poche, baiser à la hâte quelque médaille bénite, puis s'approcher de la fenêtre, et là, dissimulée à demi par le rideau, jouir délicieusement du spectacle.

A coup sûr, c'est tout ce que la pauvre sœur a connu et connaîtra jamais, en fait de théâtre; mais l'âme de la sainte fille est aussi naïve que celle de l'auditoire enfantin assemblé devant la guérite des marionnettes; et, rougissant de son plaisir, se voilant parfois le visage avec ses mains pour cacher sa gaieté, qu'elle juge tout de même un peu immodeste, voilà qu'elle rit, la religieuse réservée et si douce, qu'elle rit franchement de toutes les incongruités et de toutes les actions cruelles du petit bonhomme lyonnais.

De mon lit, moi, je n'entends qu'assez vaguement l'organe éraillé de Guignol, ses éclats de joie après chaque nouveau crime, et le bruit sec des coups de bâton sur les têtes de bois; mais je connais de reste la parade triviale et féroce qui excite irrésistiblement l'hilarité, non seulement des tout petits installés sur les bancs, mais encore des badauds groupés au delà de la corde.

Car la vieille farce ne varie guère. La femme de Guignol lui reproche d'être un paresseux et un ivrogne, et Guignol lui chiffonne le bonnet du bout de sa trique. Le portier se présente, une quittance de loyer à la main, et Guignol, qui est en train de déménager ses meubles par la fenêtre, coiffe le portier avec le vase de nuit. Le propriétaire intervient, et Guignol rosse le propriétaire. La gendarmerie accourt, et Guignol assomme les gendarmes. La justice humaine est impuissante contre cet indomptable malfaiteur. Quand arrive le magistrat coiffé de sa toque et drapé dans son jupon noir, Guignol l'abat sans pitié, du revers de son rondin, et lui scie le cou sur le rebord du théâtre. Le bourreau lui-même et le diable en personne ne peuvent venir à bout du forcené. Il pend le bourreau à sa propre potence, étrangle le diable avec sa propre fourche. Et toutes ces abominations, Guignol les commet au milieu des éclats d'une effrayante allégresse, en s'ébrouant, en secouant ses épaules, en jetant aux échos son rire triomphant. Oh ! le scélérat !

Quel fonds de perversité fermente donc dans l'âme humaine, pour que ce spectacle, où font explosion tous les mauvais instincts, contienne un comique si puissant et si sûr, constitue une récréation si attrayante précisément pour les innocents, – pour ces enfants qui ignorent encore le mal et pour cette servante de Dieu, qui approche, autant que cela est possible, de la perfection morale ?

Je me pose cette question avec tristesse, quand sœur Séraphique – la représentation étant terminée – abandonne son poste auprès de la fenêtre et se rapproche de mon lit, un peu confuse.

«Mais quel mauvais sujet que ce Guignol ! me dit-elle. Quel coquin ! quel garnement !

Mais c'est qu'il bat et qu'il tue toute le monde !

Est-il possible qu'on amuse les enfants avec de si vilaines choses ? ... Moi-même, je me sens toute honteuse de m'être divertie...

– D'autant plus, ma sœur, – ajouté-je pour la taquiner amicalement, – que vous en avez oublié l'heure de votre méditation.»

Et, vite, la sœur se rassied, reprend son chapelet et son livre, baisse le nez sous sa cornette. Pauvre sœur ! Elle se fait un scrupule de sa distraction de tout à l'heure, et demain elle s'accusera, au confessionnal, je le gagerais, d'avoir regardé Guignol et d'y avoir pris plaisir.

**Qu'elle soit donc
bénie, l'année qui
s'enfuit; car elle fut
pour moi l'année de
l'épreuve, l'année de
la grâce, où j'ai pu
recueillir les ruines
de mon cœur et où
j'ai rallumé, dans ce
vase fait de débris, le
grain d'encens de la
prière !**

Rassurez-vous, ma sœur. La faute est vénielle. Pourtant ce fut un étonnement pour moi de vous voir, vous dont la vie est faite d'obéissance et de douceur, vous amuser un instant de cette basse charge de l'homme tel qu'il est au fond de sa nature et tel qu'il peut se montrer soudain, quand il n'est plus maître de ses passions, c'est-à-dire une brute impulsive, capable des plus furieuses révoltes et des pires cruautés.

Dans votre ignorance, ma pauvre sœur, vous avez ri de Guignol; mais, j'en suis certain, vous pleureriez amèrement devant d'autres marionnettes que vous ne connaissez pas, devant les marionnettes de la société, qui sont plus hypocrites, mais non moins méchantes ni moins scandaleuses. Ce n'est pas à coups de bâton que les hommes se débarrassent de leurs ennemis, c'est avec des armes bien plus dangereuses et bien plus perfides;

et beaucoup d'entre eux n'hésitent pas à devenir des tortionnaires et des bourreaux, pour la satisfaction de leur égoïsme et de leur orgueil.

Plus j'y réfléchis et plus je songe qu'il n'est pas inutile que cette pieuse fille ait eu cette minute de défaillance, qu'elle ait vu cette caricature d'un scélérat, et qu'elle en ait rit. Elle se le reprochera, redoublera de zèle, et comprendra mieux qu'auparavant l'esprit de sa vocation, qui est d'expier pour autrui. Car, quoi qu'en disent les esprits forts, c'est un sentiment sublime et supérieur même à celui de la justice, que cette foi chrétienne qui veut que les prières et les œuvres des plus innocents et des plus purs atténuent et rachètent, aux yeux de Dieu, les propos ignobles. Les actions viles et honteuses et jusqu'aux crimes des méchants.

Que lire ?

L'assassin Ravachol, avant de mourir, disait :
«Ce sont mes lectures qui m'ont perdu !»

Les Mauvaises réponses

Je puis tout lire

1) J'en ai le droit; ma pensée est libre !

Réponse : Avez-vous le droit de penser le contraire de ce que Dieu – Vérité infaillible – affirme être vrai ? Non.

Avez-vous seulement la possibilité de tenir pour faux ce que votre intelligence – bien renseignée – vous affirme être vrai ? Non.

Si la pensée n'est pas libre, la lecture ne l'est pas non plus.

2) Je le puis sans danger

Mon âge... mon intelligence... ma vertu !

L'habitude... Laquelle émousse le péril.

Réponse : On est faillible à tout âge.

Présomption n'est pas expérience.

L'habitude ne supprime pas le péché, elle le multiplie.

Je dois tout lire

A) Pour être en mon temps. Pour savoir ce qui est mal; Pour conseiller mon prochain

Réponse :

1) prenez de votre temps ce qui est bon et raisonnable.

2) La science du mal ne s'apprend que trop vite, puis, est-il nécessaire de connaître tout le mal ?

3) Allez-vous vous empoisonner pour être autorisé à déconseiller un poison ?

B) J'ai le devoir de m'instruire. Soit ! Mais pas le devoir de tout lire.

Dieu n'oblige jamais à se faire du mal, ni même à s'exposer à une occasion prochaine de péché. Il le défend.

C) Je veux tout lire

Cela vous regarde; mais votre volonté n'est pas la loi : elle ne supprime ni le législateur, ni le châtement.

D) Je lis n'importe quoi

a) Ce qui me tombe sous la main, ce qui m'amuse.

b) Ne me troublez pas avec votre arsenal de défenses et de recommandations; je suis de bonne foi, j'ai bonne intention.

Réponse : Permettez-vous à vos enfants de toucher à tout : aliments, lectures, etc ?

Tout ce qui amuse est-il convenable ?

La bonne foi n'est pas l'ignorance voulue, laquelle est coupable.

L'intention n'est pas bonne qui ne veut pas connaître la loi.

Les Bonnes Réponses

En effet, il faut lire pour se former, pour sauvegarder et fortifier sa foi, pour protéger ses mœurs.

A) On n'a pas le droit de lire ce qui est défendu par la loi naturelle, dont l'interprète est la conscience éclairée, aidée, soutenue par l'Eglise.

Or, la loi naturelle interdit la lecture des ouvrages, des revues, des journaux qui s'attaquent à la foi, à la morale.

B) Il vaut mieux, pour profiter de nos lectures, ne pas trop lire, mais se réserver pour ce qui a trait à notre profession, à nos préférences, à nos aptitudes.

C) Il faut lire **assez** pour connaître notre religion, notre métier; tenir honorablement notre rang; nous défendre contre le désœuvrement, la paresse, mère de tous les vices.

D) on peut ajouter à ses préoccupations ordinaires des lectures reposantes, distrayantes, à condition qu'elles soient honnêtes, saines.

Des romans, un romancier catholique écrivait : «Les meilleurs ne valent rien» De cette boutade, retenons au moins ceci : Moins vous en lirez, mieux cela vaudra. A les trop fréquenter, on perd le sens du réel.

E) On n'a pas profit à se répandre sur plusieurs journaux : perte de temps, choc d'opinions.

Comment lire ?

Au hasard, selon le caprice ? Non, avec suite, méthode et progression dans le choix des auteurs.

A la hâte ? Non, avec lenteur et réflexion.

(*Bulletin paroissial du Val d'Anniviers*, déc. 1921)

Champignons

Je connais des gens qui n'en mangent jamais, de peur de s'empoisonner.

Moi, je mange les bons et laisse les mauvais.

Il y a, paraît-il, une troisième catégorie d'amateurs; ceux qui mangent un peu des bons et un peu des mauvais.

Champignon ou journal, c'est tout un.

Or, j'entends dire : «Voyez-vous, il faut se faire une opinion. Votre doctrine, à vous prêtres, représentée par les journaux catholiques, est trop sévère, trop intransigeante. Moi je lis un peu du journal adverse. Je mélange le tout. Je me fais une opinion.»

Reste à savoir si des convictions ainsi mijotées n'amèneront pas des... inconvénients.

Vous aurez beau mettre de bons et excellents champignons avec des mauvais, un tel plat vous empoisonnera. Madame, sur ce point, peut consulter sa cuisinière.

C'est tout aussi vrai pour vos journaux. Le mauvais vous perdra.

Et de même qu'on ne garde jamais à la maison un champignon vénéneux, de peur d'une imprudence, on doit proscrire énergiquement de son intérieur tout journal malsain.

On sort des mauvais livres avec l'esprit crotté, et des taches au cœur qui ne partent plus que difficilement dans la suite, malgré les nettoyages. Certaines ne s'enlèvent jamais; elles ont l'air de disparaître avec le temps, puis elles reviennent, et toujours aux moments critiques où l'on souhaiterait le plus que l'étoffe fût blanche.

(*Bulletin paroissial du Val d'Anniviers*, août 1918)

La dernière heure de l'année

A toutes les heures qu'affronte
L'orgueilleux oubli du trépas,
Et qui, sur l'airain qui les compte,
En fuyant, impriment leurs pas.
Aucune, à l'oreille insensible,
Ne sonne d'un glas plus terrible,
Que ce dernier coup de minuit,
Qui, comme une bonne falote,
Marque d'un suprême intervalle
Le temps qui commence et qui fuit.

Les autres s'éloignent et glissent
Comme des pieds les gazons,
Sans que leurs bruits nous avertissent
Des pas nombreux que nous faisons ;
Mais cette minute accomplie,
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie,
Porte le murmure et l'effroi ;
Elle frémit à notre oreille,
Et loin de l'homme qu'elle veille,
S'envole et lui dit : «compte-moi !»

Compte-moi ! car Dieu m'a comptée
Pour sa gloire et pour ton bonheur.
Compte-moi ! Je te fus prêtée,
Et tu me devras au Seigneur.
Compte-moi, car l'heure sonnée
Emporte avec elle une année,
En amène une autre demain.
Compte-moi ! car le temps me presse !
Compte-moi ! car je fuis sans cesse
Et ne reviens jamais en vain ! (Lamartine)

La Pénitence est une loi divine

Les fidèles doivent se rappeler que le jeûne et l'abstinence ne sont qu'une forme de la pénitence chrétienne. La loi du jeûne et de l'abstinence est une loi ecclésiastique, c'est-à-dire imposée par l'Eglise et par conséquent passible de modification et même de suppression, suivant le temps et les pays : l'autorité ecclésiastique est compétente dans ce domaine. Mais la loi de la pénitence est une loi divine, promulguée par l'Évangile et qui n'admet ni dispense ni exception. Tous dans la mesure de nos forces, nous sommes absolument tenus à la mortification chrétienne. Plus certaines formes de pénitence officielles sont atténuées plus nous devons par des actes laissés à notre initiative personnelle, pratiquer la grande loi du renoncement. Il est d'ailleurs très probable que, les conditions de vie redevenant plus normales, nous reviendrons aussi, pour ce qui concerne le jeûne et

l'abstinence, à une discipline plus conforme aux usages chrétiens.

Certaines familles ont résolu de continuer à jeûner les jours de Carême et des Quatre-Temps, comme on le faisait autrefois, et lors même que cela n'est pas obligatoire. Elles sont dignes d'éloge : nous leur souhaitons beaucoup d'imitateurs. D'autres au contraire, abusant de la miséricorde maternelle de l'Eglise, ont simplement déclaré que «*le Carême et l'Avent n'existent plus...*» ! elles ont tort. Le Carême et l'Avent restent des temps de pénitences durant lesquels les chrétiens vraiment dignes de ce nom se mortifient généreusement, prient plus que coutume et s'abstiennent des divertissements profanes.

(Extraits du *Bulletin Paroissial du Val d'Anniviers*, mars 1922).

Lisons l'Imitation

Le livre de l'Imitation est un chef-d'œuvre de raison, de morale, de sagesse, d'éloquence et de goût; également propre aux âmes éclairées, comme aux plus simples : c'est le livre de tous les peuples et de tous les temps; mais c'est surtout le livre des affligés, d'où sa dénomination primitive, «l'Eternelle Consolation.» Méditez-le, vous tous, qui gémissiez de la ruine de vos espérances, de la perte de vos amis, des rigueurs de votre sort. Dans ce jardin exubérant cueillez la fleur la plus belle, sentez son arôme divin, puisez dans ses effluves, non l'oubli des peines, mais le courage pour les supporter; non l'insensibilité, mais la résignation, l'abandon absolu entre les mains de Dieu, en un mot, la paix.

«La paix fuit les cœurs charnels, pleins de choses tapageuses, et s'abrite avec la ferveur dans l'homme spirituel.»

Le moyen d'être délivrés de tant de vaines agitations, de gestes dans le vide, sans parler des activités dangereuses est là à notre portée. Apprenons à jouir de cette quiétude qui rend la pauvreté moins dénudée, la douleur moins acerbe, la mort moins effrayante; ou, goûtons le calme et la discipline, sans lesquels l'homme ne fait rien de durable. Il est vrai que la ferveur est la devancière de la paix, et que cette dernière «*n'aime pas l'embarras des paroles et actions d'autrui et tout ce qui ne nous regarde pas.*»

Mais, qui dira que c'est acheter trop cher un bien si précieux, que de renoncer aux nouvelles agréables, aux curiosités mondaines, à un tas d'aimables vétilles qui sont, au fond, de *mignons larrons* de notre vie intérieure ?

La ferveur est une belle plante, la paix en est la fleur. Or, combien d'êtres, combien de nations soupirent après elle ! Fort peu d'humains se préoccupent de ce livre de l'Imitation qui leur dirait comment on acquiert la paix. Et dire que ce règne sur nous-mêmes – la paix n'est pas autre chose – nous donne le repos dans le travail, pousse l'âme dans ces élévations sublimes, ces colloques divins où nous disons à Dieu notre misère, notre vide et notre soif d'aimer.

La paix nous amène doucement vers le centre de ces demeures de l'âme dont parle sainte Thérèse (Châteaux de l'âme, chap. I), où Dieu réside et où nous pouvons le goûter dès ici-bas. Cherchons dans l'Imitation de Jésus-Christ cette perle magnifique pour laquelle on donne tout, mais qui vaut le Paradis.

«Seigneur ! donnez-moi la force d'être corroboré selon l'homme intérieur, de vider mon cœur de toute inutile sollicitude. Faites que je regarde toutes choses comme passant et moi passant avec elles.»

(Extraits du *Bulletin Paroissial du Val d'Anniviers*, mars 1922).

Si l'euthanasie n'arrêtait pas la souffrance ?

Un jeune homme gravement handicapé vient, à sa demande, d'être tué par sa mère

Le pénible événement fait la une de tous les journaux heureux de pouvoir reposer le problème de la **légalisation de l'euthanasie**. Celle-ci permettrait d'arrêter la souffrance dit-on. Qu'en savez-vous ?

Pour l'affirmer il faut croire au néant, voire en la mort. Celle-ci n'est pas. Elle représente une absence de vie corporelle. **Et si la vie était immortelle**, ce que nous croyons ? Alors après «la mort», la vie pourrait enfin atteindre l'amour qui donne le bonheur pour lequel nous sommes faits.

L'homme est libre afin de pouvoir aimer, et doit rechercher l'Objet aimable. **S'il refuse cette quête**

ne connaîtra-t-il pas, dans l'au-delà, ne serait-ce qu'un **temps de purification qui ne serait pas sans souffrance** ? Alors, dans ce cas, **l'euthanasie fait passer d'une souffrance à une autre.**

La mort de ce jeune homme, d'après leurs déclarations, donne satisfaction aux membres de sa famille. **Lui qui ne pouvait pas écrire, ni s'exprimer, sort un livre**, écrit avec l'aide d'un co-auteur, **le jour de sa disparition. Et sa mère toucherait les droits d'auteur !** Si la justice ne les lui confisquait pas, **qu'elle fasse célébrer des messes** pour essayer d'abrèger les souffrances qu'elle aura provoquées.

(Présent, 7.10.2003, Tribune libre, signé F. St.-P.)

La prière du soir

Le jour est sur son déclin, l'ombre s'épaissit et s'étend, le silence se fait peu à peu sur la terre, la nuit arrive. C'est le repos, presque la mort. Encore une journée de finie ! C'est-à-dire encore un pas de plus vers l'éternité ! Encore une page nouvelle ajoutée à l'histoire de ma vie.

Qui va signer cette page ?

L'ange du ciel ou l'agent du démon ? *L'Angelus* sonne l'agonie du jour. Il invite les chrétiens à faire la prière du soir.

Autrefois, les patriarches, à la tombée du jour, réunissaient autour d'eux leur nombreuse famille et offraient au Seigneur le sacrifice du soir.

Le père de famille chrétien doit, lui aussi, au nom de sa famille, comme prêtre de la maison, remercier des grâces reçues, demander pardon des fautes commises, implorer pour la famille assistance et bénédiction.

Au pied du crucifix de la famille, le père est à genoux, entouré de sa femme et de ses enfants. Il offre à Dieu le tribut d'hommage et de reconnaissance. Il récite la prière du soir.

Qu'elle est belle, cette prière !

C'est l'action de grâces au Père et à la Mère du ciel, le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*; c'est la profession de foi du chrétien, la confession des péchés, la prière de charité pour les vivants et les morts, les grands actes de foi, d'espérance et d'amour; puis l'homme, se souvenant de la responsabilité de l'âme, annonce l'examen des pensées, paroles et actions de la journée. Le silence se fait. Aux pieds de Jésus, chacun examine la

valeur éternelle du jour qui vient de passer.

Un père de famille fidèle à cette prière du soir, à cet examen de conscience en présence de sa femme et de ses enfants pourra-t-il mener mauvaise vie ? persévérer dans des habitudes coupables ? persister à fouler aux pieds ses devoirs d'époux, de père, de chrétien ? Non. S'il y a eu faute durant le jour, le remords, qui est la voix de Dieu, lui parlera au cœur. Cet homme demandera pardon, il formera une généreuse résolution, il changera de vie.

Cet homme qui fait sa prière du soir en famille sera-t-il découragé par les épreuves de la vie ? Désespérera-t-il de la Providence ? Craindra-t-il d'être délaissé par Dieu, lui et ses enfants ?

Dieu détournerait-il les yeux avec indifférence d'une famille où, chaque soir, des voix d'enfants unies aux voix du père et de la mère, lui demandent le pain quotidien, les secours nécessaires pour grandir en âge et en vertu, la protection et la bénédiction pour des parents bien-aimés ?

En honneur et en justice pour ses promesses, le Père du ciel exaucera des prières si confiantes. Il bénira cette famille qui place en lui toutes ses espérances.

Ne l'a-t-il pas promis ?

«*Quand deux ou trois personnes seront réunies en mon nom, je serai au milieu d'elles et ce qu'elles demanderont leur sera accordé par mon Père qui est dans les cieux.*» Il tiendra sa parole.

(Extrait du *Bulletin Paroissial du Val d'Anniviers*, décembre 1921)

Le Cœur vivant de notre mère

Les battements du Cœur de Marie

L'anecdote que nous allons rapporter a été diffusée par le Révérend Père Don Carlos Lumberras, directeur de la revue "Sol de Fatima" Voici le texte que nous reprenons littéralement :

«Un de mes amis m'a raconté qu'étant au Mexique, il est allé visiter et prier devant le cadre de **Notre-Dame de Guadalupe**, cadre, comme tout le monde le sait, où est le poncho de l'indien **Juan-Diego**. Cette "tilma" (vêtement typique des indiens), sur laquelle est restée imprimée d'une manière prodigieuse l'image de la Vierge Marie, présente d'autres manifestations surprenantes : dans l'un des yeux de la Sainte Vierge apparaît le portrait de 17 visages de personnes qui se trouvaient dans la pièce lorsque l'indien est allé rendre visite à l'archevêque **Monseigneur Zmârraga**; dans l'autre œil apparaît le visage de l'indien Juan Diego (1).

La conservation de cette "tilma" est aussi hors du commun. En effet elle a été faite avec une fibre végétale qui, en général, ne dure pas plus de 10 ou 12 années, alors que celle-ci est conservée depuis 400 ans.

Cet ami prêtre a parlé avec l'Archevêque du Mexique, lequel lui a révélé qu'il y avait peu de temps il avait autorisé quelques chercheurs à observer à nouveau le cadre, afin de réaliser des épreuves avec la dernière technologie de la NASA. L'archevêque a également nommé deux personnes, dont un médecin, pour être présentes durant ces expériences. Alors qu'ils étaient absorbés par l'observation, ils ont entendu un bruit semblable à un tic-tac; et plus précisément à un battement. Ils ont gardé le silence afin de vérifier d'où il provenait. Le médecin a alors utilisé un stéthoscope qu'il a appliqué sur le cadre d'où lui paraissait provenir le bruit. Et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vérifia que ce battement sortait de l'image à la hauteur du cœur. Ils ont enregistré ce battement, qui est actuellement à l'étude.

Jusqu'à présent ce récit mérite la plus grande crédibilité humaine.

Bref commentaire : Cette anecdote est non seulement émouvante, mais elle donne en plus une grande leçon. En effet, elle nous introduit dans le sanctuaire du Cœur très pur de Marie qui bat par amour pour tous ses enfants. Et ce sont les battements du

Cœur de la Très Sainte Vierge qui nous font penser, avec une profonde émotion, à son insondable amour maternel.

Ces admirables signes de celle qui est la reine et mère de Miséricorde, c'est-à-dire notre Médiatrice devant le trône de Dieu et qui désire mieux que personne que tous les hommes se sauvent, ces signes donc nous disent et nous suggèrent beaucoup...

"*Amor con amor se paga*", l'amour se rend avec l'amour, nous dit le vieux refrain castillan, et c'est ici la clef de notre dévotion filiale.

Que chacun des battements de nos cœurs soit l'humble et sincère expression de notre amour envers la Sainte Vierge, en esprit et en vérité, en posant des actes qui, loin de se réduire à un "sentimentalisme stérile et transitoire", nous encouragent au contraire à reconnaître les excellentes forces de salut de la Mère de Dieu ; qu'en même temps ils nous meuvent activement à un amour filial envers notre Mère dans l'ordre de la grâce en nous exerçant à la fidèle imitation de ses vertus» (2).

Origine de Notre Dame de Guadalupe

On se demande parfois quel lien unit **Notre-Dame de Guadalupe** du Mexique à Notre Dame de Guadalupe d'Espagne.

Ces deux vocables sont simplement unis par la volonté de la Sainte Vierge qui est la volonté de Dieu. L'événement s'est passé en deux temps.

1° Vers l'an 1300, invention de la statue miraculeuse d'une Vierge noire près de la petite ville de Guadalupe (3). Cette découverte et le lieu où elle se produisit relèvent d'un décret de Dieu. Cette statue est nommée **NOTRE DAME DE GUADALUPE** par les hommes, d'une manière tout à fait logique, en l'absence de toute autre indication révélée.

2° Le 12 décembre 1531, La Sainte Vierge apparaît à **Juan Diego** à **Tepeyac** (près de la ville de Mexico) et fait savoir expressément qu'elle veut être honorée sous le vocable de "*la Toujours Vierge Marie de Guadalupe*", ce qui s'exprime naturellement par "*Notre-Dame de Guadalupe*".

Entre ces deux manifestations il n'y eut jamais qu'une seule *Notre Dame de Guadalupe*, celle d'Espagne. Au Mexique, avant 1531, on ne cite à notre connaissance aucun lieu portant le nom de **Guadalupe**. Il paraît donc évident que Notre Dame a voulu relier spirituellement les deux dévotions. Une recherche plus fouillée arriverait-elle à une autre conclusion ?

Cette constatation faite, le fidèle peut exercer sa sagacité et sa piété à préciser l'intention profonde de la Sainte Vierge.

On remarque d'abord que la conquête du Mexique (1519-1521) et son évangélisation furent la conséquence des voyages de **Christophe Colomb** de 1492 à 1502, voyages entrepris sous l'égide d'**Isabelle la Catholique**, Reine de Castille, qui acheva par la prise de Grenade en 1492, l'éviction des Maures et la restitution complète de l'Espagne à la foi catholique.

On remarque ensuite que *Notre-Dame de Guadalupe* avait été intronisée Patronne de toutes les Espagnes. Elle devenait donc, au fur et à mesure de leur conquête, la Patronne des colonies espagnoles. C'est **Colomb** qui baptisa *Guadalupe* l'île des Antilles dont le nom fut francisé en Guadeloupe, En demandant d'être honorée au Mexique sous ce vocable, la Sainte Vierge confirmait solennellement et ce patronage et la juste cause de la conquête.

Ces remarques ne concernent que le temps où l'image est apparue sur le poncho de Juan Diego, (aujourd'hui Bienheureux), tandis qu'il déversait devant Mgr de Zarragoza les roses miraculeuses qu'il avait cueillies (en décembre !) à l'invitation de Notre-Dame. Et pendant 400 ans la dévotion à cette image s'est limitée à l'Amérique du sud et à l'Espagne.

Or, voici que, dans les années 1956-1958, l'examen scientifique de l'image a révélé un fait miraculeux : les yeux de la peinture (nous employons ce mot par commodité puisque, sur le tissu d'agave, on n'a décelé la présence d'aucun apprêt ni pigment) possèdent les trois dimensions et, exactement comme un œil vivant, portent les reflets du personnage qui se trouvait face à la Vierge lors de son apparition en 1531.

Tout comme le Saint Suaire a réservé au XXe siècle la révélation de ses secrets, l'image de Notre Dame de Guadalupe du Mexique révèle au même siècle des propriétés inexplicables l'ordre naturel.

Déjà, cette découverte oculaire extraordinaire ne peut être qu'une invitation pressante à en approfondir le sens. Et voici que, de nos jours, le stéthoscope

d'un médecin décèle sous la «peinture» les battements nettement audibles et identifiables d'un cœur vivant.

Par ce nouveau prodige, Notre Dame veut-elle nous rappeler ce qu'elle a dit – et qui est trop oublié – aux voyants de Fatima sur l'établissement de la dévotion à son Cœur Immaculé et nous rappeler aussi que, malgré les tribulations actuelles, ce Cœur «à la fin triomphera» ?

Il n'est peut-être pas indifférent de relever que le mot Guadalupe et une déformation de l'arabe *Oued el oubé* qui signifie la rivière de l'épidémie ou de la peste, ou du choléra (4). L'invention de la statue miraculeuse en Espagne a annoncé la fin de la peste musulmane (5) Les merveilles accordées à notre temps par l'image de Notre Dame de Guadalupe ne sont-elles pas une invitation à recourir à elle pour nous délivrer des pestes qui ravagent le monde de nos jours, au spirituel comme au temporel ?

Ne conviendrait-il pas aussi d'examiner scientifiquement la statue de l'Estrémadure ?

Qu'on y réfléchisse bien : les prodiges révélés par les yeux et le cœur de l'image de Notre Dame sont du même ordre que le passage de la mer Rouge ou la danse du soleil à **Fatima**. Ces signes donnés à notre temps sont comme si, par l'intermédiaire de la Sainte Vierge, Notre Seigneur nous disait à nous aussi : «*Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses ptits sous ses ailes*» (Mt 23, 37). A nous d'entendre cette parole au présent.

Jean Reynaud, le 31 mai 2003,

fin du mois de Marie.

1) N.d.l.r. : Cette version récente du miracle est contraire aux conclusions des examens scientifiques avec ophtalmoscope de 1956-1958, confirmées en 1976. La réalité est que l'œil "peint" (sans peinture !) sur la surface plane et opaque de la "tilma", se comporte en présence de la lumière, comme un œil vivant. Lorsque la lumière de l'ophtalmoscope entre dans la "profondeur" de l'œil, elle fait apparaître les trois reflets de Purkinje-Sanson, conformément aux lois de l'optique physiologique. L'homme dont le buste se reflète dans la pupille de l'œil droit de la Vierge ne peut être que l'indien Juan Diego qui se trouvait devant la Vierge au moment de son apparition sur la colline de Tepeyac. L'image reflétée par l'œil gauche semble être la même, maigrelette floue à cause de la différence de distance focale. C'est elle qui est interprétée comme portrait de

17 visages (CF. *La Vierge Marie au Mexique*, par Fr. Bruno Bonnet-Eymard, CRC 1981). La réalité vérifiée à de multiples reprises est suffisamment prodigieuse pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'enjoliver en prétendant voir dix-sept personnages, hypothèse qui n'a jamais été confirmée.

2) Bulletin *L'Oasis de Jésus Prêtre*, Château Pommier, route de Galgon, 33240 Vérac, (no 7 de mai 2003) qui reproduit l'article de la revue espagnole *Ave Maria*.

3) En Estrémadure (Espagne), au Sud-Ouest de Madrid, un vacher découvrit une statue miraculeuse de la Vierge à l'intercession de laquelle furent attribuées maintes victoires sur les Maures. Elle devint le symbole de l'"Hispanidad" que Colomb exporta aux Amériques.

4) **Lourdes**, conquise sur les Maures en 778 par Charlemagne a aussi une étymologie arabe *elourd* qui signifie les roses. *Elourd* est un nom collectif qui englobe toutes les roses dans leur diversité ; il signifie donc LA rose par excellence. On ne peut s'empêcher de penser à la Rose Mystique. Devant la grotte de Massabielle prospérait un églantier qui est un rosier sauvage. Etait-il sauvage pour rappeler l'origine infidèle de Lourdes ?

5) De même, la Sainte Vierge à **Pontmain** avait annoncé l'arrêt de l'invasion prussienne de 1871 qui était alors une sorte de calamité : «*Mais priez mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher.*»

Rapprochons les images

Le Saint Suaire de Turin.

Image non faite de main d'homme

Conservation malgré les dangers courus (tissu de lin combustible).

Propriété de restitution du relief, particularité unique et propre à cet objet, inexplicable naturellement.

Age contesté par mauvaise foi.

Tentatives de la discréditer, même par des hommes d'Eglise.

Rapport étroit avec les récits évangéliques de la Passion et avec le fait miraculeux de la résurrection.

Découverte d'éléments naturels favorables à l'authenticité (pollens, images de monnaies, inscriptions).

Exactitude anatomique des plaies (mains, pieds, cœur).

Message spirituel : dévotion au **Sacré-Cœur** très miséricordieux de Jésus.

Notre Dame de Guadalupe.

Image non faite de main d'homme.

Conservation inexplicable vu la fragilité du support, tissu végétal d'agave putrescible.

Images dans les yeux, conformes aux lois de l'optique physiologie, et inexplicables naturellement.

Age contesté par mauvaise foi.

Tentatives de la discréditer, même par des hommes d'Eglise.

Rapport étroit avec le fait miraculeux de la découverte de la statue en Espagne et le vocable imposé par la Sainte Vierge.

Recherche non effectuée (existence de pollens possible).

Audition des battements du cœur sous l'image.

Message spirituel : dévotion au **Cœur de Marie**, Mère de miséricorde.

Conclusion : les Cœurs de Jésus et de Marie se révèlent unis dans la miséricorde pour notre espérance et notre salut

(*Credo, août-septembre 2003 n° 158*)

«La messe de Saint Pie V n'est pas interdite, mais demeure licite et légitime»

Sous ce titre nous avons publié, dans notre Bulletin n°112 (Septembre-octobre 2002),
un article de M. Louis Marchand, de *Pour un monde meilleur*

Il nous a aimablement adressé une «Note complémentaire» audit article que nous publions ci-après

La messe est-elle encore la messe ?

Question qui peut paraître insolite, mais qui est de la plus haute importance en notre temps post-conciliaire...

La doctrine du sacrifice de la messe a été, face aux erreurs protestantes, définie d'une façon irréformable par le Concile de Trente (1545 – 1562). Cette doctrine rappelée par le Pape St. Pie X (catéchisme de St. Pie X, 1905) se trouve admirablement résumée par le *Catéchisme à l'usage des diocèses de France*. Il a été publié avec l'imprimatur du diocèse de Bourges le 30 juin 1938. A la question 480 page 174 : «*Qu'est ce que le sacrifice de la messe*» il est répondu : «*le sacrifice de la messe est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ offert à Dieu sur l'autel par le ministère des prêtres pour représenter, renouveler et appliquer le sacrifice de la Croix.*»

Et à la question 486 page 175 : «*Pourquoi offre-t-on à Dieu le sacrifice de la messe ?*» il est répondu : «*On offre à Dieu le sacrifice de la messe pour l'adorer, le remercier de ses bienfaits, lui demander pardon, obtenir ses grâces.*» C'est ce qu'on appelle «*les quatre fins du sacrifice.*» On peut dire, d'une façon plus explicite, que les quatre fins du sacrifice de la messe sont :

1. L'adoration et la louange rendues à Dieu .
2. L'action de grâces pour tous ses bienfaits temporels et spirituels, surtout le don ineffable de la Rédemption de nos âmes.
3. L'expiation ou propitiation nous obtenant le pardon et la réconciliation avec Dieu.
4. L'impétration ou demande pour obtenir les grâces temporelles et spirituelles dont nous avons besoin.

Le nouvel *Ordo missæ* (nouvelle messe de Paul VI) comporte un risque bien réel de glissement vers la théologie protestante. C'est ce qui est arrivé dans le nouveau missel des dimanches de 1969, patronné par

l'épiscopat français et publié avec l'imprimatur du 1er novembre 1969. On peut lire page 332 au titre «*Rappel de Foi indispensable*» qu'à la messe : «*Il s'agit simplement de faire mémoire de l'unique sacrifice déjà accompli.*»

Dans le nouveau missel des dimanches de 1973, publié avec l'imprimatur du 10 octobre 1972, à la page 38, on y dit la même chose. Or c'est là, il faut bien le dire, une véritable hérésie condamnée par le Concile de Trente qui a défini la doctrine de la messe d'une façon définitive. Il a déclaré à la session 22, Canon 3, du 17 septembre 1562 : «*Si quelqu'un dit que le sacrifice de la messe n'est qu'un sacrifice de louange et d'actions de grâces ou une simple commémoration du sacrifice accompli sur la Croix, qu'il soit anathème.*» On ne peut être plus clair : «*Simplement faire mémoire*» comme dit le nouveau missel des dimanches ou «*simple commémoration du sacrifice accompli sur la Croix*» revient à dire la même chose...

Cette déviation doctrinale rend certainement la messe invalide pour le prêtre **qui s'en tient seulement à cette définition du nouveau Missel des dimanches**, s'il pense que c'est l'intention de l'Eglise aujourd'hui...

Plus proche de nous, le père B.C., responsable du service diocésain pastoral catéchétique et du catéchuménat pour le diocèse de Poitiers n'hésite pas à dire : «*Quant on célèbre la messe, on partage le pain et le vin, ce n'est pas un sacrifice. Il s'agit d'un rite qui fait dépasser la violence et il ne faut pas seulement expliquer, mais risquer ce passage au-delà de la violence.*» (Cité par le bulletin de la *Fraternité de la Transfiguration*, "Le Bois" 36200 Mérigny). La date de cette déclaration remonte à moins de 3 ans.

Face à ces graves déviations, qui que nous soyons, prêtres ou fidèles, nous devons rester vigilant et garder la foi.

Que Notre Dame, Mère de l'Eglise et Mère de la vraie Foi, nous y aide toujours.

Nous recommandons l'étude de M. l'abbé Basilio Meramo

Les hérésies de la Gnose du professeur Borella

Préface de S.E. Mgr Bernard Tissier de Mallerais

La gnose pousse le professeur J. Borella à formuler des hérésies relatives au péché originel, à la divinité de l'esprit de l'homme, aux exigences du surnaturel, à la vision béatifique, à l'ordre surnaturel et à la grâce.

...De cette façon, Borella réaffirme la conception hérétique de la gnose qui fait de l'homme un Dieu.

La gnose n'admet pas que l'âme intellectuelle (esprit) soit le principe de vie du corps humain, ce qui ne peut être nié sans qu'il y ait erreur contre la foi.

La gnose ne fait pas de distinction entre *l'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu et l'être qui est l'image et la ressemblance de Dieu.*

Le Professeur Borella affirme non seulement que l'homme — image de Dieu — dans sa nature ressemble à Dieu, mais encore qu **il est Dieu même...**

Le baïanisme, c'est une autre erreur dans laquelle tombe la gnose du professeur Borella. Le baïanisme puise les racines de son erreur dans la confusion entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Baïus, dans l'une de ses erreurs, considérait que *«la justice originelle était le propre de l'homme comme partie intégrante de sa nature, cependant c'était un dû et non un don gratuit.»*

Ces erreurs de Borella ont été également condamnées par l'Eglise en la personne de Quesnel, qui fait de la grâce une exigence de la créature, et dans la réprobation du Concile de Pistoie où est mentionnée la condamnation de Baius et de Quesnel. (Prix en timbres poste : EUR 6.- CHF 9.- **port compris**).

AIDE-MÉMOIRE DE LA VIE CHRÉTIENNE

de M. l'abbé Hugo Ruiz.

Sommaire

Ière partie : les premières notions de la foi

A : prières quotidiennes

B : catéchisme élémentaire

IIème partie : les grandes vérités de la religion catholique

IIIème partie : normes de la vie chrétienne

IVème partie : prières complémentaires

Vème partie : comment réciter le chapelet

Sujets d'actualité concernant la vie chrétienne

I – Principales erreurs et attitudes de vie de notre temps

II – Principales erreurs et déviations du Concile Vatican II

III – Petit programme de vie du chrétien

IV – Sur la manière de se confesser

V – Manière d'aimer les mourants et manière de baptiser dans le cas d'impossibilité d'avoir un prêtre

VI – La loi du jeûne et de l'abstinence

VII – Quelques principes d'éducation chrétienne à l'usage des parents

VIII – L'enseignement de St Pie X sur l'âge d'admission à la première communion

IX – La mode et la morale catholique

X – La télévision et le cinéma : qu'en penser ?

IX – Les objets des actes de nos vertus

Une jolie plaquette de 56 pages très denses. Prix : **EUR 10.-** , **CHF 15.-**, à commander aux Éditions *Les Amis de St François de Sales*, C.P. 2016, CH – 1950 Sion 2

A V I S

Un prêtre de langue espagnole cherche une personne pour lui traduire des articles en français. Si vous êtes intéressé vous pouvez nous contacter et nous vous communiquerons ses coordonnées.